

Renaissance and Reformation Renaissance et Réforme



L'Énigmatique à la Renaissance : formes, significations, esthétiques. Actes du colloque organisé par l'association Renaissance, Humanisme, Réforme (Lyon, 7–10 septembre 2005)

François Rigolot

Volume 33, Number 1, Winter 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1106629ar>

DOI: <https://doi.org/10.33137/rr.v33i1.14639>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

CRRS, Victoria University

ISSN

0034-429X (print)

2293-7374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rigolot, F. (2010). Review of [L'Énigmatique à la Renaissance : formes, significations, esthétiques. Actes du colloque organisé par l'association Renaissance, Humanisme, Réforme (Lyon, 7–10 septembre 2005)]. *Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme*, 33(1), 121–123.
<https://doi.org/10.33137/rr.v33i1.14639>

© Canadian Society for Renaissance Studies / Société canadienne d'études de la Renaissance; Pacific Northwest Renaissance Society; Toronto Renaissance and Reformation Colloquium; Victoria University Centre for Renaissance and Reformation Studies, 2010

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

lui emboîte le pas, par exemple dans son analyse d'un incontournable discours explicitement architectural dans 2 *Henry IV*, acte 1, scène 3. C'est un passage qu'elle trouve « extrêmement riche » (350), tout comme Eriksen l'avait jugé « remarkably rich » (*The Building in the Text: Alberti to Shakespeare and Milton* [University Park, PA, Pennsylvania State University Press, 2001], 9). Par contre, pourquoi se référer ici (352, n. 150) à l'article très antérieur d'Eriksen (« The Lineaments of Influence: Alberti and the Elizabethans », *Cultural Exchange between European Nations in the Renaissance*, éd. Gunnar Sorelius et Michael Srigley [Uppsala: Acta Universitatis Uppsaliensis, 1994], 69–83), plutôt qu'à sa monographie, alors que cette dernière est citée à la page suivante (353, n. 156) par rapport à l'emprunt par Mme Cunin du modèle analytique du même passage ? En fait, le chevauchement avec le travail d'Eriksen paraît plus important que l'auteur ne le reconnaît, y compris sur la question de *disegno/plot*, qui préoccupe Eriksen dès son premier chapitre (« Architecture in the Art of Plotting » [1–24]), où il mentionne également Mark Rose (nom absent par ailleurs de l'index de Mme Cunin). Il est donc étrange de trouver l'ouvrage d'Eriksen cité au moins deux fois avec un mauvais titre (« *The Building of the Text* » [55, 353, n. 156]), et une fois avec une date de publication erronée (36, n. 92).

Ce sont là des fautes d'inattention qu'une relecture soigneuse du texte, pour ne rien dire d'un remaniement approfondi, fort souhaitable, de la thèse, aurait permis de corriger. Sans doute l'éditeur y est-il aussi pour quelque chose, et notamment du fait que l'apostrophe initiale, très répandue dans les citations en anglais d'époque (« 'tis », « 'twere », etc.), se transforme fatalement en guillemet d'ouverture. Ce n'est pas ainsi qu'une maison d'édition française va persuader les spécialistes anglo-saxons qu'une thèse sur Shakespeare dans la langue de Rabelais mérite leur considération sérieuse.

RICHARD HILLMAN, *Université François-Rabelais de Tours/CESR-CNRS*

L'Énigmatique à la Renaissance : formes, significations, esthétiques. Actes du colloque organisé par l'association Renaissance, Humanisme, Réforme (Lyon, 7–10 septembre 2005).

Études réunies par Daniel Martin, Pierre Servet et André Tournon.
Paris: Honoré Champion, 2008, 594 p.

La Renaissance séduit, certes, par ses clartés humanistes mais elle fascine aussi — et sans doute aujourd'hui plus que jamais — par son goût pour les langages énigmatiques : *velum faciunt honorem secreti*. C'est qu'il y a dans le désir de cacher le sens, de le

compliquer plutôt que de l'expliquer, un avantage rhétorique considérable. Le présent ouvrage renseigne largement en quelque six cents pages sur ce que l'on voudrait savoir des grandes options critiques sur la nature et la fonction énigmatique selon les trois principaux courants qui sous-tendent leur production et leur publication à cette époque-là : la veine pédagogique, la veine humaniste et la veine occultiste (169) ; ou, si l'on préfère, les deux tendances contraires qui prévalent alors : didactique et ludique d'une part, mystique et ésotérique de l'autre (295). Comme dans tous les « mélanges » réunissant de nombreuses communications (plus d'une trentaine ici), il n'est pas possible de rendre compte de chaque étude. Notre recension sera néanmoins conforme, nous l'espérons, aux attentes des lecteurs.

Dans une première partie, consacrée aux « langages chiffrés » on trouve, esquissées à grands traits, les principales stratégies énigmatiques de l'emblématique et du discours parabolique avec des études plus pointues comme celles de J.-R. Fanlo sur le *Traité des chiffres* de Vigenère ou de D. Ménager sur le court récit de Tarquin au *Quart Livre* de Rabelais. Vient alors une seconde partie intitulée « Énigme et poésie » dans laquelle on notera surtout la communication de Thomas Hunkeler qui renouvelle notre compréhension de l'obscurité scévienne en la confrontant au style des *rime petrose* de Dante dont Scève se servirait pour nier ce qu'il trouvait de facile et de convenu dans le pétarquisme à la mode. On retiendra aussi l'examen que refait Olivier Pot de la fameuse « énigme en prophétie » de Rabelais où il montre que l'emploi de la catachrèse généralisée « corrode la rhétorique pour y faire germer la littérature » (141). Quant à Bruno Boy, grand spécialiste des devinettes médiévales, il étudie à propos des *Questions énigmatiques* de Du Verdier la différence entre énigme et devinette à partir des notions de « densité poétique » (160) et d'intentionnalité pédagogique (169).

Les rapports entre énigme et représentation picturale font l'objet d'une troisième partie où, en particulier, Anne et Stéphane Rolet examinent l'égyptomanie renaissante et ses manifestations pseudo-hiéroglyphiques dans les *Symbolicae Quaestiones* d'Achille Bocchi (1555) et les *Hieroglyphica* de G.P. Valeriano. Pour ce qui est de la peinture proprement dite, François Lecerle nous invite à savourer la virtuosité d'artistes français (École de Fontainebleau) ou italiens (Piero della Francesca) qui emploient une perspective piégée pour structurer leurs représentations au second degré (300 et 303). Avec la quatrième partie on aborde l'univers mystérieux de la fiction romanesque : avec l'étrange *Alector* de Barthélemy Aneau dont le dispositif allégorique suscite des lectures plurielles, et les divers romans de Béroalde de Verville, champion de « l'art stéganographique », lorsqu'il représente sous forme naïve de sujets ayant une toute autre signification. Le *Songe* de Colonna et le roman de Rabelais

font l'objet d'une étude philologique et intertextuelle de l'adjectif « curieux » (Neil Kenny) et d'une recherche herméneutique sur la persistance de l'objet énigmatique au-delà de son déchiffrement (Gilles Polizzi).

Dans la cinquième partie se trouvent regroupées diverses communications qui s'apparentent de près ou de loin au rapport entre énigme et savoir : dans le domaine juridico-poétique avec le *Cupido jurisperitus* d'Étienne Forcadel ; en botanique, avec l'obscur *Bouquet printanier* d'un apothicaire poitevin ; à propos d'occultisme avec l'âne cabalistique de Giordano Bruno ; en astronomie, le questionnement de la structure énigmatique du monde chez un savant comme Kepler ; enfin en théologie, avec les réflexions des mystiques espagnols sur la vision spéculaire de saint Paul (1 Cor. 13, 12). On ne voit pas clairement en quoi les communications de la sixième et dernière partie qui portent sur le « sujet politique » se rattachent au thème de l'ouvrage. Sans doute l'histoire offre-t-elle une problématique au déchiffrement et on ne niera pas que Gichardin et Machiavel soient passés maîtres dans l'interprétation des faits historiques. Néanmoins, ne pas connaître toute la vérité sur les événements du passé ne conduit pas forcément à postuler un statut épistémologique qui relève de l'énigmatique.

L'ouvrage se termine par une orientation bibliographique, un *index nominum* et un *index rerum*, tous fort utiles. Il est dédié à la mémoire de Gabriel-A. Pérouse (1929–2005) dont on n'oublie pas la personnalité rayonnante, pleine de générosité et de gaieté. Dans les lignes qu'il a laissées à propos de ce colloque et qui sont reproduites en guise d'introduction, il n'hésitait pas à identifier énigme et parole, opposant la complexité et la richesse du discours énigmatique à la simplicité primesautière de la devinette : signe de son attirance (qui est aussi la nôtre) pour le trouble du langage piégé d'avance par les mystères du sens.

FRANÇOIS RIGOLOT, *Princeton University*

Jean Boucher

Bouquet sacré composé des plus belles fleurs de la Terre sainte

Texte établi, présenté et annoté par Marie-Christine Gomez-Géraud

Paris : Honoré Champion, Sources classiques 82, 2008, 596 p.

Voici, arraché aux limbes de l'oubli, le récit d'un pèlerinage en Terre sainte qui a connu une postérité éditoriale remarquable : le *Bouquet sacré composé des plus belles fleurs de la Terre sainte* du cordelier Jean Boucher. Grâce à cette édition critique